UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.

Deuxième Partie.—CHAPITRE II.

(*Suite.*)

Nous acceptâmes des deux mains, moins Edouard, toutefois, qui déclara ne pas se sentir tout-à-fait bien et avoir besoin de quelques jours de repos.

Pas d'enfantillages ! lui dit Jules ; si vous ne venez pas, nous restons pour vous soigner.

Ce qui eût l'effet de rendre à Edouard toute l'apparence de la santé. Il continua à causer avec Mlle Smith, tant il était heureux, disait-il, de parler à une parisienne. Car, je ne sais pas si je vous ai dit que Flora avait passé plusieurs années à Paris, et qu'elle avait admirablement profité de ce séjour dans la capitale des arts et du bon goût.

Lorsque nous partîmes, je remarquai avec Noël que Flora avait à la main une pensée que j'avais vu cueillir à Edouard, le matin.

—C'est un détail, dis-je à Noël ; et qu'est-ce qu'il y a de plus innocent qu'une pensée !

—Hum ! hum ! il y a pensée et pensée ; pensez-y bien.

Nous nous éloignâmes sur cet abominable jeu de mots—qui dût soulager Noël d'un grand poids—et nous nous embarquâmes gaiement dans le canot.

Une heure après, Edouard se souvint, tout à-coup, qu'il avait oublié à la maison sa boîte de couleurs.

—Oublié n'est peut être pas le mot, dit Jules, en le regardant fixement. Dans tous les cas, ne craignez rien, nous vous permettrons d'aller la réclamer au retour, ou bien Noël ira vous la chercher...

—Non, non ; dit Edouard vivement et en rougissant fortement, j'irai bien moi-même.....

—C'est ce que je pensais, dit Jules.

Après avoir suivi la rivière jusque vers midi, nous nous arrêtâmes pour dîner.

—Nous avons maintenant une rude besogne devant nous, dit M. Smith, un portage de sept milles ; es-tce que cela vous effraie ?

—Nous en avons vu d'autres, dis je, et sept milles, ce n'est pas le tour du monde.

—Voyez-vous, ajouta M. Smith, il n y a pas beaucoup de gibier sur la rivière Memoosio, pas autant du moins que sur la petite Rivière-aux-Sables qui est moins fréquentée. Nous sommes ici à sept milles de cette rivière qui nous ramènera tout droit au lac, à travers une région giboyeuse à faire pâmer d'aise un vrai chasseur. Le portage est facile ; qu'en dites-vous ?

—Adopté à l'unanimité.

Une demi-heure après, nous cheminions à travers les bois, avec notre canot sur les épaules, en route pour la Rivière-aux-Sables.

Pendant que nous marchions ainsi le cœur léger et qu'Edouard caressait dans son esprit les rêves dorés d'un amour naissant, une trame, née d'un autre amour rejeté et d'espoirs déçus, étendait ses réseaux autour de la famille Smith, et devait venir jeter un voile de tristesse sur notre vie libre et joyeuse.

CHAPITRE III.

—OU LE LECTEUR FAIT LA CONNAISSANCE D'UN NOUVEAU PERSONNAGE.

Transportons-nous maintenant sur le côté ouest du lac Michigan, à cent vingt milles de la rivière Manistee. Nous sommes à Miliwaukee, cette métropole commerciale du Wisconsin. Milwaukee est surtout le centre du commerce des bois de construction. C'est là que M. Smith avait fait sa fortune ; ce fut aussi là qu'il se ruina plus tard.

Un an avant l'époque où se passe notre histoire, il était parvenu au comble de ses ambitions. Ses salons regorgeaient de monde, de même que son nom ou plutôt sa fortune lui ouvrait la porte des maisons les plus opulentes et les plus distinguées.

Flora Smith était arrivée tout récemment d'Europe où elle avait perfectionné son éducation. Son entrée dans le beau monde de Milwaukee avait fait sensation. Quoiqu'elle ne fût pas remarquablement belle, le charme de son langage, l'élégance et la distinction de ses manières n'avaient pas manqué d'attirer à ses côtés une foule d'adorateurs. Les mères la regardaient d'un air d'envie, les jeunes filles avec un certain dépit mal déguisé, mais tous les hommes, sans exception, l'admiraient et cherchaient les moindres occasions de lui être agréables.

Parmi les soupirants qui faisaient cercle autour d'elle, Frank Sill paraissait être le mieux accueilli.

Son père, ami intime de M. Smith, était, comme lui, un riche commerçant de bois. Frank était fils unique, et devait naturellement hériter de toute l'immense fortune de son père. Bien souvent, quand leurs enfants étaient encore tout jeunes, les deux amis avaient établi, sur ces deux têtes d'anges, des projets pour plus tard et avaient rêvé une alliance qui devait combler leurs plus chers désirs. Depuis ce temps, Flora avait laissé l'insouciance et les grâces de l'enfance pour revêtir tous les dehors et surtout les qualités morales de la femme forte selon le cœur de l'homme et selon le cœur de Dieu.

Frank, de son côté, avait subi également toutes les métamorphoses que les années amènent ; mais, hélas ! ce n'était pas avec les mêmes résultats. L'enfant, il est vrai, était devenu jeune homme ; mais le jeune homme, au lieu d'aspirer à faire un citoyen recommandable, travaillait de son mieux